Prologue

La Main noire

Les toits de Sarajevo sont bas et en petites tuiles rouges. On aperçoit la montagne au bout de chaque rue. La plus belle saison, c'est au printemps, quand les parfums des hauteurs descendent sur la ville. Mais ce jour-là le printemps de Sarajevo a l'odeur rance des empires malades.

Des conspirateurs attendent, cachés un peu partout. Des hommes jeunes, en sueur et en colère. Ils ont vingt ans mais ils posent des bombes parce qu'ils ne savent pas comment changer le monde autrement. Ils sont tous membres de la Main noire, une société secrète qui travaille à l'effondrement de la vieille monarchie d'Autriche-Hongrie et au rattachement des Serbes de Bosnie au royaume serbe. Hier, ils ont juré d'assassiner le futur empereur, l'héritier, l'archiduc François-Ferdinand, qui vient passer en revue les troupes à Sarajevo. Ils ont aussi juré de se tuer après l'attentat.

Mais derrière les Serbes, il y a le tsar de Russie, qui protège tous les Slaves d'Europe, et les Français qui sont alliés avec les Russes. Derrière les Autrichiens, il y a le Kaiser, Guillaume II, l'empereur caractériel, et les Italiens, alliés des Allemands. Tout commence à Sarajevo et tout y finit aussi : cette Europe-là est déjà morte.

Mehmed Basic est posté au premier étage d'une maison. À 10 h 15, le cortège passe devant lui mais il ne réussit pas à tirer car la foule est trop dense. Il s'enfuit. Le second, Nedeljk Cabrinovic, a plus de chance. Il lance une bombe sur le carrosse royal. C'est compter sans le courage de François-Ferdinand. L'archiduc saisit la bombe et la jette en arrière. Elle explose en blessant six personnes dans la foule ainsi qu'un officier. On s'arrête. La panique est totale. Pendant ce temps, Cabrinovic avale une pilule de cyanure et saute dans la Miljacka. Mais il vomit le cyanure et il oublie que la rivière n'est pas assez profonde à cette saison ! La foule le repêche, il n'est pas majeur, c'est un jeune typographe.

Dans la résidence du gouverneur, François-Ferdinand donne libre cours à sa colère : le voyage est mal préparé, les rues ne sont pas sécurisées, c'est un piège ! Il est cependant trop tard pour tout annuler, car la monarchie y perdrait la face. Le convoi repart donc lentement. Mais le futur empereur se penche soudain vers son chauffeur et lui demande

de faire demi-tour. Il veut aller voir les victimes de l'attentat à l'hôpital. Le cocher a du mal à reculer à cause de la foule.

Au même moment, un autre membre du complot, un étudiant, Gavrilo Princip, est parti déjeuner. Il a entendu la bombe de Cabrinovic et pense que l'attentat a réussi. Or il aperçoit le cortège près du vieux pont Latin, à l'angle des rues François-Joseph et Rudolf ! Une coïncidence… C'est ma chance, se dit Gavrilo. Il court derrière les carrosses en rechargeant son revolver, un browning presque neuf. François-Ferdinand est dans son champ de vision. L'étudiant tend le bras comme on le lui a appris et tire deux fois. L'histoire bascule.

L'héritier d'Autriche-Hongrie reste assis sur le siège de son carrosse. Il se tient parfaitement droit. À le voir ainsi, il est impossible de croire qu'il ait pu être touché. Pourtant il a la carotide tranchée par la balle de Gavrilo. Comprend-il ce qui se passe ? Peut-on entendre son cœur cesser de battre quand on est presque mort ? La seconde balle a été pour la grande-duchesse Sophie, qui l'a reçue dans l'abdomen. Elle accompagne toujours son mari dans ses déplacements. Elle s'est écroulée sur son épaule, en sang. Tout le monde les a vus échanger quelques mots, lui, raide et encore assis, elle, presque partie, le visage tourné vers le ciel. Personne n'a compris ce qu'ils se sont dit. Sophie est la seule femme que François-Ferdinand ait jamais aimée, c'est

même la seule qu'il ait jamais regardée. Mais elle agonise à présent sur ses genoux sans qu'il puisse bouger, et en quelques minutes, sa veste d'apparat est recouverte du sang de sa femme. Ils meurent ensemble, un quart d'heure plus tard. La guerre de 1914 commence par la fin d'une histoire d'amour.

À Paris, il fait très beau. Ce jour-là, le Conseil des ministres évoque à peine l'Autriche, et cela n'intéresse pas plus les journaux. Un seul homme comprend ce qui est en train de se passer. Depuis quelques instants, Jean Jaurès est enfin seul dans les bureaux de L'Humanité. *Tous les journalistes sont descendus manger à La Chope et le « Patron », comme on l'appelle, est tranquille. Il a posé sa veste de velours sur le dossier d'une chaise et retroussé ses manches. Il frotte sa barbe avec son poignet, se lève pour ouvrir la fenêtre, fait quelques pas et parle tout seul. Allons, allons, marmonne-t-il… Il s'assoit, écrit trois phrases, les raye, se relève. C'est une journée importante. Il faut trouver les mots justes.*

« Vous faites dans la décoration, Jaurès ! Trop de style ! Trop de bons sentiments ! lui disait toujours M. Germa, son professeur de français au collège. Faites plutôt dans l'honnêteté et dites-nous ce que vous avez au fond des tripes ! De la sincérité, mon ami, c'est la seule chose qui compte en écriture ! De la sincérité ! »

Jaurès sourit. M. Germa doit être mort à présent.

Alors il se lève et lit son texte à voix haute devant le fantôme de son vieux professeur… Il lui parle de l'Autriche, des Serbes, des Russes, et de cette violence qui couve à l'autre bout de l'Europe. Il lui parle en tremblant du monde meilleur qu'il veut construire. Il s'arrête un instant pour respirer. Et les gens, que vont-ils en penser ? À nouveau la main dans la barbe. Bien sûr. Écrire pour ceux que l'on aime et leur dire la vérité : voilà la seule façon d'exister honnêtement. Les gens ? Eh bien, oui. Les provinciaux, les paysans, les ouvriers, les mineurs, les sans-voix, les oubliés… Et puis aussi les instituteurs, les professeurs et tous les messieurs Germa de la terre ! Ceux qui ne mentent pas. Ceux qui savent encore aimer et donner. Le Patron sourit à nouveau. Il ferme les yeux. Lui revient soudain une odeur de lavande. Les gens là-bas, chez lui. Dans le Tarn.

Avec l'été qui s'installe, les Grands Boulevards deviennent de plus en plus bruyants. Jaurès prend sa plume, enfin apaisé. Deux jeunes filles passent en riant sous les fenêtres du journal. Elles se tiennent par la main. Il commence à rédiger. Pour parler à tous les gens honnêtes.

« L'orient de l'Europe restera un abattoir, écrit-il, où au sang du bétail se mêlera le sang des bouchers, sans que rien d'utile ou de grand ne germe de tout ce sang répandu et confondu… »